

SCIENCE HUMAINES

MONTRÉAL

Les années 1940 marquent le point de départ d'un rapprochement entre les « modernités » de Montréal

Les interactions de communautés culturelles distinctes nourrissent la vitalité d'une métropole

Montréal est depuis longtemps divisé par des clivages linguistiques récurrents qui influencent jusqu'à son organisation spatiale. Cette cohabitation est souvent source de conflits, mais elle constitue aussi, dans certains cas, une richesse inespérée. C'est du moins ce que propose de démontrer Sherry Simon, dans le cadre de la conférence qu'elle donnera lors du Congrès annuel des sciences humaines en 2010.

DAVID DUMOUCHEL

«L'idée générale de mes recherches est qu'on peut lire l'histoire sociale de Montréal comme une histoire de traduction, c'est-à-dire comme une relation à la fois d'ouverture et de résistance», résume Sherry Simon, professeure au Départe-

ment d'études françaises de l'Université Concordia. Pour elle, l'acte de traduction comprend toute activité créatrice qui prend forme au croisement des langues. Centrée sur les courants littéraires, sa démarche privilégie une vision globale, moins intéressée par les mouvements littéraires par-

ticuliers que par les différentes modernités en concurrence, en relation ou en refus de relation durant une même époque.

«Les années 40 sont à cet égard très intéressantes, puisqu'elles comptent trois modernités importantes à Montréal: la francophone, articulée autour du Refus global, des idées d'abstraction et de rupture, l'anglophone, situé autour de McGill avec des auteurs et des poètes qui deviendront très connus, tels F. R. Scott, A. M. Klein et P. K. Page, et finalement la yiddish.»

Trois «modernités» distinctes, qui n'échangent que très peu, voire pas du tout, qui ne font pas référence aux mêmes traditions et qui ont des histoires complètement différentes. «Il s'agit des derniers moments où il y a des mondes réellement isolés, explique Sherry Simon. C'est une période charnière, qui voit les débuts de la modernité, du refus de la tradition et d'une réelle urbanité.»

Auteurs en marge

Le renouveau culturel y est mené de front par plusieurs artistes importants, figures marquantes qui resteront éternelles dans leur propre communauté. D'autres, telles Mavis Gallant et Gabrielle Roy, contribueront au mouvement, mais en frange de celui-ci. Cela s'explique par «leur passé très particulier, qui les avait amenées à "traverser la ville", c'est-à-dire passer d'un monde à l'autre [francophone et anglophone], pour le meilleur et pour le pire.»

Ainsi, à l'âge de quatre ans, les parents anglophones de Mavis Gallant l'envoient dans un pensionnat francophone et catholique. Elle confessera dans des écrits ultérieurs y avoir pris conscience de «la cohabitation de deux systèmes de comportement, divisés par la syntaxe et la tradition». Cela lui fera dire que, «plus tard seule-

ment, je [découvris] que, pour la plupart, les autres gens se contenteraient de flotter dans des petits étangs moussus étiquetés "français et catholique" ou "anglais et protestant", sans jamais se demander quel effet cela ferait d'en sortir.»

«Cette distance, qu'on retrouve aussi chez Gabrielle Roy, confère à chacune d'entre elles des rapports assez originaux avec les mouvements de modernité de l'époque, indique Sherry Simon. Toutes deux pouvaient circuler à la fois dans les milieux francophones et anglophones; elles avaient donc un regard particulier sur Montréal et sur ces deux mouvements.»

De cette façon, ces figures «marginales» ont pu «tisser des liens qui n'étaient pas accessibles aux autres». Leur démarche s'inscrit donc dans le «translinguisme», où il suffit de «traverser la ville» pour «se pénétrer, pour s'enrichir du "contexte" de la différence.»

Évolution

Bref, ces auteurs contribuent à leur façon à la rencontre des modernités, au même titre que plusieurs traducteurs, que Simon considère comme des acteurs culturels de plein droit. «Ils ont contribué à transformer les relations entre les communautés linguistiques, dont les rapports fluctuent continuellement.»

Cela les «place donc au cœur de l'action, puisqu'ils fixent les termes du dialogue entre les réalités culturelles.»

Les années 1940 marquent ainsi le point de départ d'un certain rapprochement entre les «modernités» de Montréal, qui connaîtront parfois des moments d'intimité importants. Les travaux de Pierre Anctil ont par exemple beaucoup contribué à donner une nouvelle reconnaissance francophone à la littérature yiddish. Sinon, l'émergence du fémi-



Le peintre Paul-Émile Borduas, un des signataires du manifeste Refus global

nisme dans les années 1970-1980 a constitué l'un des moments les plus fertiles en matière d'échanges intercommunautaires. «Gail Scott était très liée aux féministes francophones et a importé plusieurs de leurs idées dans ses écrits», précise Sherry Simon.

Ces rencontres sont «très significatives» et valorisent la pluralité, qui devient positive «dès qu'on reconnaît que Montréal est une ville francophone. Le français est la matrice culturelle de la ville; la traduction se fait et doit se faire vers le français, une langue de plus en plus

capable de contenir d'autres histoires et réalités.»

Dans ces conditions, les interactions de communautés culturelles distinctes nourrissent la vitalité d'une métropole dont le pouvoir de fascination est en grande partie issu de la simultanéité et des différences culturelles qui cohabitent en son territoire.

Le Devoir

■ «Connecting Across the City: les modernités de Montréal», le vendredi le 28 mai 2010 à 11h, au Pavillon MB, local S1-430



L'écrivaine Mavis Gallant

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

La Société Saint-Jean-Baptiste et le défilé du 24 juin

Qui défile exprime « la fierté d'être canadien-français »

Jacques Cartier et saint Jean-Baptiste font leur apparition en 1855

Le défilé ou la procession, comme on l'appelait autrefois, de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal existe maintenant depuis 167 ans. Au fil de ces années, le défilé a évolué et a exprimé et reflété, selon les époques, l'identité du peuple québécois et ses aspirations.

PIERRE VALLÉE

En 1834, le journaliste Ludger Duvernay fonde ce qui allait devenir la Société Saint-Jean-Baptiste (SSJB). Lors d'un banquet tenu le 24 juin de cette année-là, la fête de la Saint-Jean-Baptiste, déjà célébrée dans certaines régions, devient la fête des Canadiens français. Mais la rébellion des Patriotes et leur exil interrompent l'activité, qui reprendra en 1843. L'activité est alors composée d'un banquet où sont prononcés discours et chants patriotiques, d'une messe solennelle, de la distribution de pain bénit et d'une procession. Ainsi est né le défilé de la Saint-Jean.

Dans les premières années, la procession est surtout composée de membres de la SSJB. S'y rajoutent ensuite d'autres groupes, dont les étudiants, de sorte que la procession en vient à représenter tous les membres de la société canadienne-française. «À cette époque, il s'agissait surtout de se rassembler entre Canadiens français dans une ville, Montréal, largement dominée par les anglophones. Cette volonté de se regrouper et de défilé dans les rues comme bloc homogène était une façon d'exprimer la fierté d'être canadien-français», explique Diane Joly, doctorante à l'Université Laval, dont la thèse porte sur le patrimoine au Canada français.

Dès 1855, des personnages allégoriques, entre autres Jacques Cartier et saint Jean-Baptiste, font leur apparition dans la procession, mais ce fut en 1668 qu'est apparu pour la première fois le personnage du jeune saint Jean-Baptiste revêtu d'une peau d'agneau. Ce genre de procession atteint son sommet en 1874, où les participants proviennent aussi du Canada et des États-Unis.

La seconde phase

La procession de la Saint-Jean innove en 1885 en y rajoutant une dimension théâtrale, grâce à la présence de chars allégoriques. Au fil des ans, ces chars allégoriques deviendront le cœur du défilé. Au début, ils mettent en valeur les industries et les métiers; s'y rajouteront ensuite les personnages et les événements historiques. De plus, les processions abandonnent progressivement leur caractère



Pas de défilé de la Saint-Jean-Baptiste sans petit Baptiste...

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

montréalais en faveur d'un dénominateur plus commun à l'ensemble des Canadiens français, soit leur histoire et les héros et héroïnes qui la peuplent.

Cette seconde phase culmine en 1924 lorsque la procession, dont la composition jusqu'à cette date demeure un peu disparate, adopte un thème: «Ce que l'Amérique doit à la race française». «Il s'agit ici du premier thème fédérateur autour duquel est organisée la procession.»

À partir de 1925

La période de 1925 à 1930 voit un renforcement de cette façon de faire. C'est aussi la période qu'a étudiée Diane Joly dans sa thèse de doctorat. D'abord, les organisateurs veulent donner davanta-

ge d'ampleur à la procession. «La Société Saint-Jean-Baptiste à cette époque rêve d'un événement qui aurait l'envergure du Mardi-Gras à La Nouvelle-Orléans.»

Si cette ambition ne se réalise pas — le krach boursier de 1929 en sonnera le glas — la procession prend une nouvelle allure: non seulement l'histoire et la politique y sont présentes, mais on assiste aussi à l'arrivée de la culture. Ainsi, en 1928, le thème du défilé est «Les Chansons populaires». On y voit aussi apparaître des objets du patrimoine québécois. «Il s'agit ici d'une des premières expositions publiques du patrimoine québécois. En plus de l'affirmation d'une identité politique, il y a là une volonté d'éduquer le public et de transmettre l'idée du patrimoine.»

Les années qui suivront le krach verront les défi-

lés de la Saint-Jean prendre une tournure plus religieuse. «La religion a toujours été présente, comme en témoigne la distribution de pain bénit, mais les chars allégoriques font de plus en plus de place à l'interprétation du clergé.»

Révolution tranquille

Il faudra attendre les années 1960 pour voir de nouveaux changements être apportés au défilé de la Saint-Jean. Les thèmes se font plus actuels et se modernisent, comme la société québécoise. Mais l'apparition du mouvement indépendantiste vient brouiller les choses, puisque certains de ses membres jugent le défilé passéiste. En 1968, ils contesteront la présence à la tribune du premier ministre canadien, Pierre Elliott Trudeau. L'année suivante, une autre manifestation, connue aujourd'hui comme le «lundi de la matraque», viendra interrompre la célébration. La Société Saint-Jean-Baptiste renoncera pendant vingt ans, sauf pour deux éditions, à organiser un défilé de la Saint-Jean dans les rues de Montréal.

C'est en 1990 qu'on renoue avec la tradition. Le défilé de 1990, tenu seulement quelques jours après l'échec de l'Accord du lac Meech, connaît un immense succès populaire. Le thème retenu est «Le Québec: trente ans de puissance tranquille». Le défilé se termine par une mer de fleurdelisés portés par des Québécois pour qui l'échec de l'Accord du lac Meech est une rebuffade inacceptable. «On retrouve en 1990 et lors des années subséquentes la même fierté, le même besoin de s'identifier au groupe culturel québécois qui avait mené Duvernay et ses partisans à créer la procession de la Saint-Jean en 1843.»

Aujourd'hui, le défilé de la Saint-Jean n'a plus cette ferveur nationaliste et se veut davantage un événement inclusif où tous les Québécois, peu importe leur allégeance politique ou leurs origines, peuvent célébrer le Québec. Mais Diane Joly, sans en connaître la raison, note un certain essoufflement de la part du public depuis quelques années pour le défilé de la Saint-Jean. Peut-être que les grands spectacles, au parc Maisonneuve ou sur les plaines d'Abraham, dont la popularité se maintient, viennent ombrager le défilé de la Saint-Jean?

Collaborateur du Devoir

■ «Les Processions de la Saint-Jean-Baptiste de Montréal: une histoire énigmatique du patrimoine», le dimanche 30 mai à 11h30, au local LB-1014